

## LE FOYER DE LA DANSE DE L'OPÉRA DE PARIS <sup>1</sup>



étrangement gracieux, c'est attachant à lire malgré les longueurs, le « rococo », il y a là des pages charmantes et sensibles, frivoles et raffinées, mais toujours délicates comme les belles dames de jadis qui montaient bien vite sur l'escabeau pour prendre furtivement un bouquin passionnant et surtout défendu.

La Danse, cette fille du caprice et de la volupté, art muet mais charmant entre tous, occupe une grande place dans les rayons. Voici des gravures avec de séduisantes danseuses rasant la terre d'un pied rapide, effleurant tout et n'approfondissant rien, se grisant de mouvement et d'oubli. Irréelles comme des feux follets, elles descendent peu à peu sur la terre, s'installent parmi les mortels, accaparent Paris et Paris les accaparera.

Un pas encore et les coulisses de l'Opéra deviendront promptement le sujet favori des échetiers et comme toujours ces échetiers feront payer cher la vertu, mais donneront le vice à crédit.

Ces caquets ont toujours intéressé les danseuses et les danseurs qui trouveront ici un lointain écho de ces temps de badinage où les boulevardiers étaient rois de Paris.

Après 1870, le Foyer de la Danse n'est déjà plus ce qu'il était autrefois, tant s'en faut : il est maintenant aussi convenable, aussi collet-monté qu'un salon de la bonne compagnie, qui sait

ON aime les fonds de bibliothèques, les vieilles réserves, placés derrière les livres nouveaux comme le vieux vin derrière les fagots. Il y a là toutes sortes de gazettes, d'almanachs, des collections de l'*Eventail*, du *Cri-cri*, de la *Vie Parisienne*, de la *Vie en rose*. Tout cela est bien curieux, vivant et

même si les conversations n'y sont pas plus chatiées ?

Le Foyer de la Danse est même singulièrement déchu de son ancienne splendeur. Presque jusqu'à la guerre de 1870, les membres les plus en vue du Jockey-Club, les Lions de l'Élégance et de la Mode, avaient seuls leurs entrées dans les coulisses. Le Foyer était la propriété exclusive d'un noyau choisi et trié sur le volet, qui était là comme chez lui ; puis il y eut un mélange insensé, une olla-podrida où personne ne pouvait plus se reconnaître.

Jadis, au premier jour de l'an, aux fêtes de ces Demoiselles, ce n'étaient que colliers de perles et rivières de diamants. Toute danseuse, tant soit peu soucieuse de sa réputation, se serait crue déshonorée si elle n'avait eu pour ami quelqu'un d'autre que l'un de ces Messieurs. Une célèbre danseuse, entendant tellement parler de Garibaldi, demanda ingénument : « Il est évidemment du Jockey-Club ? »

La guerre de 70 venue, tout se passe en conversations. Les largesses de l'habitué n'allaient pas au delà d'une boîte de bonbons ou, dans les grandes occasions, d'une paire de boucles d'oreilles, en toc, ce qui faisait dire à un mauvais plaisant que les rats étaient maintenant des abonnés. L'époque fortunée des Sibasser, des Fiocre, des Morando, des Pauline Mercier était déjà bien loin.

En 1878 on redonne *Le monde où l'on s'amuse*, mais avant et après on servait un divertissement espagnol. « Un bon vieux acte » disent les gazetiers et le divertissement ne semblait pas trop divertir les critiques.

Les hommes, écrivent-ils, sont trapus et petits, sans moustache (!) et moricauds à faire plaisir. Leur danse se berne à jouer des castagnettes. Les danseuses sont presque toutes blondes, assez fadasses, et elles n'ont en somme, l'air pas espagnol du tout. L'étoile de la troupe est une grosse maman qui a dû avoir jadis une bien jolie tête. La jambe, comme forme, nous rappelle celle d'une femme qui dans les foires laisse apercevoir la sienne, après la petite quête de rigueur : « Voyez, Messieurs, que malgré sa grosseur, elle est admirablement bien proportionnée. Messieurs les militaires peuvent toucher. »

La danse espagnole a été longtemps honnie en France. Dans une bien curieuse lettre, adressée le 14 décembre 1777 au duc de La Vallière, le poète Beaumarchais l'appréciait de la manière suivante : « La danse est absolument inconnue ici, je parle de la figurée, car je ne puis honorer de



Le Foyer de l'Opéra, par F. Lamy (Col. R. Gérard).

1. De nombreux artistes ayant manifesté le désir d'être tenus au courant de l'histoire anecdotique de la Danse, nous avons cru devoir déférer à leur requête.

ce nom les mouvements grotesques et souvent indécents des danses grenadines et mauresques qui font les délices du peuple. La plus estimée est celle qu'on appelle fandango dont la musique est d'une vivacité extrême et dont tout l'agrément consiste en quelques pas de figures lascives. Pour moi qui ne suis pas le plus pudique des hommes, j'en ai rougi jusqu'aux yeux. Le goût de cette danse obscène que l'on peut comparer au calenda de nos nègres d'Afrique, est très enracinée chez le peuple. »

A l'époque romantique le nom seul de cachucha faisait redresser les per-ruques des maîtres de ballets, en dépit des plus fougues « pronunciamentos » de Théophile Gautier, qui intervenait pour des Fabiani, Tolores Serral, Manuelita Dubinon.

« Sauterie de carrefour et de bohème ! Affront aux traditions ! Coup de pied à l'ombre de Vestris ! Les pas de Zéphire, etc., voilà qui est beau, noble, académique, majestueux et véritablement français ! Le reste n'est que de l'hérésie ! Hors de l'École, point de salut ! »

Paroles que nous avons copiées textuellement pour montrer que rien n'a changé et que les reproches des critiques n'ont pas varié.

La mode était alors aux gazes et aux mousselines. Fanny Elssler osa dans le *Diable boiteux* (juin 1836) entrer en scène avec une mantille et un peigne à galerie découpée, piqué dans les cheveux, une basquine frangée de pompons, un jupon relevé de passequilles ! Elle eut le courage d'imiter la démarche onduleuse de l'Espagnole, de tordre ses reins, de donner du mouvement à son buste, de renverser éperdument en arrière sa taille flexible et cambrée, d'armer ses mains de castagnettes.

Cette audace dangereuse lui réussit complètement ; ses pas, qu'on eut sifflés sans miséricorde trois ans auparavant, provoquèrent de frénétiques bacchanales de transports et d'applaudissements. Tout directeur qui put faire exécuter à son héâtre le fandango, le boléro ou le zapateado fut sûr d'une recette plani- tureuse. Cette faveur était somme toute passagère, comme nous avons vu, ce n'est qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle que la danse espagnole put s'acclimater.

Nous rencontrons souvent, entre 1860

et 1880, dans les gazettes, les noms des danseuses que l'on lira ci-dessous et ce pour rendre service à ceux qui s'intéressent à ces petits à-côtés de l'histoire pittoresque de l'Opéra de Paris :

Acculas, Beaugrand, les sœurs Biot, Bourgoïn, Bussy, Fantou, Fiocre, Lapy, Marquet, Mérante, Mercedes, les sœurs Moïse, Monchanin, Moriss, Mollnar, Montaubry, les sœurs Parent, Pallier, Piron, Ribet, Riçois, Robert, Roch, Righetti Robert, Sangalli, Sanlaville, Subra, Stoïkoff Stilb (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>), Vauthier.

Leurs biographies sont plaisantes au possible, mais nous nous bornons de rapporter que quelques « on-dit » sur ces demoiselles.

Rita Sangalli était une grande personnalité. Engagée à Boston, elle s'élança un soir par de grandes envolées et l'on ne savait pas où s'arrêterait son élan. Sa légèreté l'entraîna et elle tomba par-dessus la rampe au milieu de l'orchestre. Vite hissée par les musiciens, elle salua le plus gracieusement du monde les spectateurs angoissés.

Aux journalistes elle déclara :

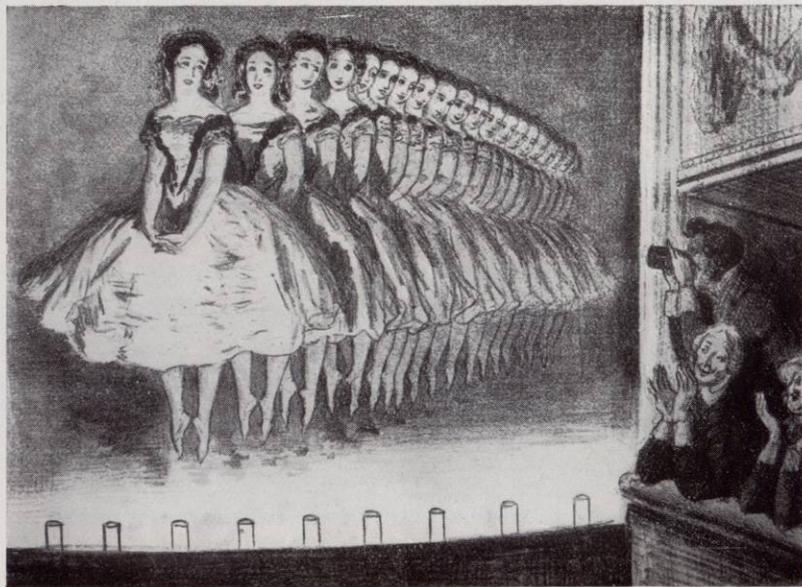
« Je n'ai vu que du feu ! Ce n'est pas ma faute ! pourquoi le théâtre n'est-il pas plus grand ? »

Brune et belle, le visage éclairé de deux magnifiques yeux noirs, nerveuse, vaillante et infatigable, passionnée pour son art et toujours le sourire aux lèvres, elle gagna la sympathie de tous les abonnés de l'Opéra et de tout le public parisien.

Sa danse était un tourbillonnement, un ouragan, un bondissement perpétuel. Les puristes trouvaient qu'elle manquait de correction, mais ses partisans lui faisaient un mérite de s'affranchir des règles. Elle eut toute sa vie un trac épouvantable, avant d'entrer en scène.

A un moment elle se fit impresario. Elle partit avec 35 danseuses et danseurs pour l'Amérique. Le 5 janvier 1869 sa troupe devait débiter à San Francisco, le dédit était de 50.000 dollars. Le 5 janvier au matin le Missouri était pris, mais inégalement pris. Le train venant de San Francisco étant à l'arrêt de l'autre côté du fleuve ; aucun des voyageurs n'osait risquer le passage à pied.

« Cinquante mille dollars ! pleurerait man Sangalli, nous



« Le corps de ballet ». — Lith. de Gustave Doré (Col. A. I. D.).

sommes ruinées ! »

« Pas encore, s'écria Rita, nous ne payons que si Rita Sangalli n'arrive pas. J'arriverai ! »

Sans écouter personne elle s'engagea sur le fleuve, portant sa jupe de danse et ses chaussons. Bientôt toute la troupe la suivit et le soir ils dansèrent à San Francisco.

Julia Subra, lys de Montmartre, fille d'un tailleur en chambre, était toute jeune, chétive et maigrichonne, mais elle avait déjà des attitudes et des mouvements d'une grâce toute particulière et aussi un solide jugement.

On parlait devant elle d'une camarade qui venait sauter le pas, un pas, ni réglé par M<sup>me</sup> Mérante, ni par Dominique.

« Connaissez-vous, s'écria une femme, quelque chose de plus bête qu'une femme qui se donne pour cinq misérables louis ? »

— Oui, déclara péremptoirement la fillette, c'est celle qui se donne pour rien. »

Quand ils ont de l'esprit, les enfants arrivent vite ; Julia réalisa des progrès étonnants. Très remarquée dans *Don Juan*, *Fandango*, *Coppelia*, etc., elle devint vite une vedette. Douée d'une physionomie intéressante, sentimentale, ingénue, sous laquelle se tendaient des muscles et une volonté de fer, elle eut bientôt célébrité, pignon sur rue, argenterie au panier, diamants à l'écrin, chevaux et voitures à l'écurie. Ses journées étaient remplies par les occupations d'une femme de goût et d'une femme d'esprit.

La Bordelaise Piron était aussi pimentée que les écrivains à la sauce de sa ville natale et non moins aphrodisiaque que certains « morceaux choisis » de son illustre homonyme.

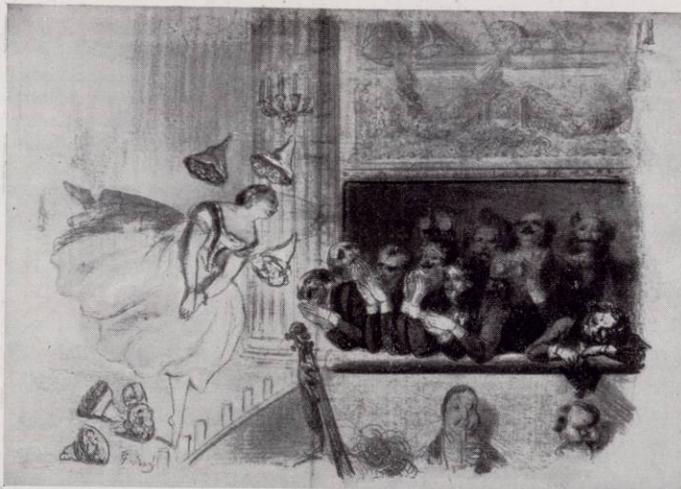
Blanche Righetti, dont les attitudes étaient toujours dans la ligne, était une fausse légère, célèbre par sa langue, son entregent et ses amis qu'elle avait partout, jusque sur les marches des trônes.

Quant à la langue, seule Marie Bussy était son égale. Cette minuscule personne aux cheveux de soleil était redoutable.

Un soir, Mercédès la brune, aux yeux de Lola Montès, demande au foyer : « Devinez où j'ai passé ma journée ?... Au Jardin des Plantes, je suis allée voir les animaux. »

Et Bussy, sans avoir l'air d'y toucher : « Et tout le monde va bien dans la famille ! »

Tout ce qui est petit est gentil !



« La Diva ». — Lith. de G. Doré (Col. A. I. D.).

rentrait d'une manière particulière aux demoiselles Lafoy, Biot, Khan, Bernay, Roumier et beaucoup d'autres.

Un abonné s'écria un jour, en voyant l'une d'elles :

— Comment ! Encore une fois ! Ah ça, c'est donc une enceinte continue ?

A une certaine époque, ce fut une véritable épidémie. On proposa même d'ériger au foyer un monument, d'y inscrire un grand nombre de danseuses et de finir par : « Aux femmes fécondes, la Patrie reconnaissante. »

Tout Paris s'en réjouissait. Voici une anecdote bien caractéristique. Quelqu'un parla un jour devant M<sup>lle</sup> Grandjean d'une épouvantable traversée en mer.

« Mademoiselle, la mer était grosse », puis très poli, il ajouta : « Ceci soit dit sans intention de porter la moindre atteinte à sa réputation. »

Il y en avait bien entendu d'autres, de très vertueuses, comme M<sup>lle</sup> Désirée (1). Mais chez elle rien de ce qui excuserait une faute : ni beauté, ni attraction, ni diable au corps : c'étaient des filles qui faisaient de la vertu dans le vide.

Marie Sanlaville (avec sa jolie figure de sainte n'y touche), était une excellente danseuse d'ensemble et la meilleure mime de l'Opéra, tandis que M<sup>lle</sup> Montchanin avait beaucoup de talent, des yeux caressants, la gorge haute, des extrémités fines...

Et des attaches ?...

Officielles surtout.

M<sup>lle</sup> Fanton avait tout pour elle : pointes, élévations, parcours. Elle ne s'enleva jamais sans avoir fendu au préalable. Mais il lui manquait la joliesse et surtout le sourire ; elle était trop rangée, économe, prévoyante et trop emmêlée dans la popotte, dans la famille. Voilà où mène la conduite.

Si M<sup>lle</sup> Maris était d'âge à entrer dans la réserve, Bourgoïn pouvait franchement entrer dans la territoriale.

On est une Stille comme on est une



Mérante ou une Laurençon ; ce sont là des dynasties d'artistes. Si Henriette était la plus séduisante des blondes, Marie était la plus succulente des brunes. La danseuse élégante Marie fut plusieurs fois mise à pied pour caquetages trop bruyants et pour, disons-le, « injures », ce qui fit dire à l'excellent Colledille :

« Mademoiselle, à l'Opéra, quand une personne qui se respecte, tient à jaser, elle doit se contenter de dire f... et passer outre. »

La petite Lobstein, cette agréable enfant, était un peu naïve ; quelqu'un lui demandait :

« Vous êtes Allemande, n'est-ce pas ? »

« Oui, Monsieur, et elle ajouta : Est-ce que cela se voit de la salle. »

Et que sont-elles devenues les étoiles de l'Opéra ? Les unes sont entrées au couvent, comme la gentille Guyal ; Mazé, ruinée, se jeta parée de ses plus beaux atours du haut du Pont-Neuf dans la Seine.

Beaucoup d'autres se sont mariées :

M<sup>lle</sup> Quinault-Dufresne, épousa le duc de Nevers ; Rognel, le marquis d'Argéni ; Defresne, le marquis de Fleury ; Sullivan, lord Crawford ; Grandpré, le marquis de Suenéville ; Lolotte devint comtesse d'Hérouville ; sa sœur, marquise de Saint-Chamond ; Rita Sangalli épousa le baron Marc de Saint-Pierre. Mais la plupart disparaissent purement et simplement.

Recueilli par Maxime CADET.

## NOTES CRITIQUES

M. D. CALVOCORESSI  
MUSIC AND BALLET IN PARIS AND LONDON

(Faber and Faber — London)

Le livre de M. D. Calvocoressi, récemment paru à Londres, nous donne un tableau complet de la vie musicale et chorégraphique à Paris et à Londres, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Ce tableau, peint par un observateur passionné et critique de talent, est fort séduisant par sa documentation due à la part active échuë à l'auteur dans les événements artistiques de l'époque. Mr. Calvocoressi a tenu à nous confier dans ses mémoires l'histoire de sa vie de musicien et de critique étroitement liée à ses relations amicales avec les compositeurs et les chorégraphes français, anglais et russes. Ainsi avons-nous une série pittoresque de portraits spirituels, esquissés par lui des musiciens de l'époque du modernisme français : Franck, Debussy, Ravel, Florent Schmitt, Eric Satie et beaucoup d'autres, dont l'activité artistique, au début, fut reçue par les cercles officieux, sinon avec hostilité, du moins avec une méfiance mal déguisée. L'auteur raconte son voyage en Russie, pour ses études de la musique russe qui l'intéressait beaucoup, qui commençait, à cette époque, à faire ses premières armes en Europe et dont il n'a pas tardé à devenir un admirateur enthousiaste et convaincu. De tous les compositeurs russes, c'est Moussorgsky qui l'a séduit le plus : c'est pourquoi nous avons eu un très bel ouvrage de lui sur l'auteur de « Boris Godounow », le meilleur ouvrage qui existe en Français. A un moment donné, Mr. Calvocoressi fut le collaborateur actif de Diaghilew pour l'élaboration du plan mettant sur pied « Boris Godounow » à l'Opéra de Paris. Si Moussorgsky, inconnu du public, et n'intéressant qu'un cercle restreint d'érudits, avait acquis enfin une popularité européenne, c'est incontestablement aux travaux conjoints de Diaghilew et de Calvocoressi que revient le mérite. Une partie considérable de ces mémoires est dédiée aux « Ballets Russes » qui ont révélé aux Parisiens et, plus tard, aux Londoniens un art nouveau et, autant dire, insoupçonné. Par un récit vivant, plein d'épisodes, de scènes et d'anecdotes amusantes, nous assistons aux répétitions et aux spectacles des chefs-d'œuvres de Fokine « Les Danses Polovtsiennes » — « Cléopâtre » — « Sylphides » — « Schéhérazade » — « L'Oiseau de Feu » et du « Sacre du Printemps » de Stravinsky et Nijinsky, dont la première fut accueillie par le public, mal préparé eux « extravagances » de la partition et de la chorégraphie, par des sifflets et un tumulte indescriptible et qui est devenue, depuis longtemps déjà, une œuvre incontestablement

classique. Cela nous donne matière à réflexion sur le sort des œuvres soi-disant « modernistes » !...

Il serait vain de tenter à épuiser le riche et abondant contenu de ce volume de plus de 300 pages. Sa lecture est intéressante et instructive à la fois, parce que l'auteur est un conteur toujours amusant et un critique parfaitement documenté. Son livre, édité avec une solide et sobre élégance, suivant la tradition anglaise, est enrichi de beaucoup de portraits de compositeurs : Albeniz — Duparc — Balakireff — Rimsky Korsakoff ; d'autres artistes : Chaliapine — Nijinsky — Lopokhova ; de pages autographes de musique, de scènes de ballets, etc.. Un ouvrage que chaque érudit et chaque amateur d'art voudrait avoir sur les rayons de sa bibliothèque.

Valérien SVETLOFF.



DAS BALLET-STUDIUM. EXERCICE.  
SYSTEM BALLETTMEISTER WILLY GODLEWSKI.

L'auteur, fils du célèbre maître de ballet de l'Opéra de Vienne, donne dans une cinquantaine de pages une instruction pratique pour les exercices « à la barre ». L'élève y trouvera des indications précieuses pour son initiative à l'alphabet de la danse classique, dans la mesure que cet apprentissage est possible par un livre. Les avertissements sur le travail musculaire sont excellents, la description des mouvements est claire, toutefois certains détails qui ont une très grande importance pour l'exécution *correcte* des exercices, manquent. Il est regrettable aussi que les illustrations, beaucoup trop schématiques à notre avis, soient si peu soignées quant à l'exactitude rigoureuse des mouvements.

G. B.



— On signale de Maurice Verne un ouvrage qui sera consacré aux danseuses d'Europe et d'Orient.

— De M<sup>me</sup> Fauchier-Delavigne, un très vivant ouvrage, *Le Sourire de la Danse*, où elle raconte la vie mouvementée de la princesse Racowitza qui servit de modèle à Carpeaux pour son œuvre « La Danse ».

— De Mag-Vincelo, un intéressant roman : *L'Appel de la Danse*.

— La célèbre danseuse espagnole Térésina a l'intention de publier un ouvrage qui promet d'être intéressant sur les danses de son pays.

## Notre Service de Renseignements

*Un service spécial de renseignements a été créé aux A. I. D. (au Secrétariat) dans le but de permettre à ceux qui poursuivent des recherches sur la Danse en France ou à l'Etranger, d'être mis rapidement en contact avec les personnes ou les Institutions susceptibles de les aider à les mener à bonne fin. Les A. I. D. mettent ainsi à la portée de tous l'ample réseau de Correspondants particuliers qu'elle possède dans le monde entier. Ce service de renseignements, de même que tous les services réunis aux A. I. D., est, naturellement, gratuit.*